Ami du Clergé du 10 juillet 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale. — XV. La miséricorde divine, 401.
Cinq minutes d'Evangile. — XXXVII. 7e *Dim. après la Pentecôte :* Dire et faire, 405.
La prédication des choses qui nous entourent. — 51. La rose, 406. — 52. La rose *(suite)*, 407. — 53. La montagne, 409.
Aux Enfants de Marie. — XLVI. Les illusions de la jeunesse, 410. — XLVII. La prière au bon ange, 411.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XI. Quatrième interrogatoire secret, 412. — Cinquième et sixième interrogatoires secrets, 414.

UNE MISSION PAROISSIALE

XV

LA MISÉRICORDE DIVINE

La justice divine est tempérée par la miséricorde.
I. — *Nature de la miséricorde.* Elle est une pitié provoquée par nos misères. Elle ne supprime pas notre effort personnel. Le secours de Dieu est compatible avec notre liberté. Miséricorde n'est pas faiblesse.
II. — *Ses manifestations générales :* sous l'Ancien Testament, le Nouveau, en faveur de la France. L'action de la miséricorde est incessante, bien que le plus souvent invisible.
III. — *Ses manifestations particulières :* envers la paroisse, les familles, les individus, les pécheurs.
Imiter la confiance de l'Enfant prodigue.

Mes bien chers frères,

Nous avons parlé de la justice divine. Mais ce serait faire outrage au Très-Haut que de le considérer uniquement sous cet aspect. Dieu n'est pas seulement l'Etre qui pousse jusqu'à ses dernières limites une perfection déterminée : il est celui qui résume en lui toutes les perfections possibles, qui les possède pleinement, qui les réalise au suprême degré dans son absolue simplicité. Et c'est pourquoi nous devons aborder un autre sujet de réflexions, en mettant en parallèle la bonté du Seigneur avec ses indispensables sévérités.

Bénissons-le de ce qu'il n'a pas voulu seulement se dire notre Dominateur suprême. Il lui eût été facile de se confiner dans ce rôle. Il nous aurait donné des lois ; il aurait puni nos transgressions ; et nous n'aurions eu qu'à nous soumettre, en reconnaissant le bien-fondé de ses préceptes et en adorant ses rigueurs. Tout cela eût été normal ; mais Celui dont Bossuet disait « qu'il règne dans le ciel et que de lui relèvent tous les empires » a daigné aspirer à un autre titre et il s'est proclamé notre Père. C'est-à-dire qu'il voulait contre-balancer — dans une mesure rationnelle — les conséquences de sa justice par les effets de sa douceur. Cette douceur ne s'est jamais démentie, pas plus qu'elle ne se démentira jamais à travers les évolutions des siècles.

L'homme, pourtant, est ainsi fait qu'il tend toujours à abuser même des choses les meilleures. Sous prétexte de l'indulgence d'En-haut, il aimerait à se laisser aller à ses erreurs et à ses sottises, en se fiant à la miséricorde pour esquiver les conséquences désastreuses de ses égarements. Or c'est ici que la justice céleste reprend ses droits. Dieu est ordre comme il est harmonie. Il veut bien compatir à nos faiblesses, comprendre nos aberrations et les excuser, les pardonner, mais jusque dans une certaine limite. C'est cette limite qu'il faut définir, c'est cette indulgence qu'il faut préciser, si nous ne voulons pas courir le risque de tomber dans un engourdissement coupable, et de là dans les châtiments éternels.

Examinons donc ce que c'est que la miséricorde divine et comment elle se manifeste, dans cette paroisse et sur le monde. Examinons-le dans un esprit de foi et de sincérité, pour rendre au Seigneur ce qui appartient au Seigneur, mais aussi pour accorder à nos âmes timides leur part légitime de confiance, d'espoir et de paix. Examinons-le surtout dans un sentiment filial d'abandon à la tendresse suprême. Car Dieu est le Père de la dilection, il veut que nos âmes s'épanouissent sous la rosée de sa charité. Il s'est fait notre fin suprême pour assurer sa gloire sans doute, mais aussi pour nous permettre de parvenir à notre bonheur. Dieu est le terme où nous devons tendre, mais Dieu, m. f., s'appelle Amour.

I

I. — La miséricorde divine se fonde d'abord sur la connaissance absolue que Dieu possède de nos misères. Le grand ouvrier qui nous façonna sait admirablement quelles défectuosités paralysent ou dévient nos âmes. Il voit les lacunes de notre intelligence étroite, toujours inclinée vers l'erreur, souvent perdue dans les ténèbres de l'ignorance. Il contemple les hésitations de notre volonté incertaine, aujourd'hui tournée vers le bien, demain rejetée vers le mal. Il regarde les impulsions aveugles, instinctives qui provoquent le désordre et le déséquilibre dans notre organisme moral, qui nous poussent parfois aux gestes les moins explicables et les moins excusables. Alors, devant tant de faiblesses, le Seigneur est pris de pitié. Il ne peut pas ne pas sentir qu'en poussant ses droits jusqu'à leur rigueur extrême, il arriverait à décourager tous les hommes et qu'il ne trouverait plus un seul élu.

Dès lors, comme il nous aime profondément, il cherche à nous sauver de nous-mêmes. Il éprouve le désir paternel de se rapprocher de nous, de nous tendre les bras, de nous secourir, de nous relever, de nous consoler, de nous pardonner. Plus il nous dépasse, plus il veut abréger la distance qui nous sépare de lui. Son cœur s'émeut à nos souffrances ; sa tendresse plaide pour excuser, pour atténuer, tout au moins, les péchés que nous multiplions sans cesse. Et dans toute la mesure où cela reste compatible avec ses autres perfections, il se laisse incliner à nous aider, à nous aimer. Il nous prodigue des grâces perpétuelles ; il vient à notre aide dans les

moments les plus périlleux ou les plus tragiques ; il tolère certains actes qui ne lui plaisent pas absolument ; il fait, en un mot, la part des choses ; il s'avère miséricordieux.

II. — Cet effort de condescendance est sublime. Il n'aboutit pourtant pas toujours au résultat cherché. Pourquoi cela ? Parce que, dans ses tentatives, Dieu se heurte à une mauvaise volonté opiniâtre, et cette volonté, c'est la nôtre. Plus il veut se faire bon, plus nous nous obstinons à devenir méchants. Nous comprenons parfaitement, dans le secret de nos consciences, que tel acte est licite, tel autre interdit. Nous nous rendons bien compte que nous avons tort de choisir le mal de préférence au bien. Nous prévoyons même qu'il ne pourra résulter que des désastres, du fait que nous nous engageons dans une voie perverse. Mais l'aveuglement, l'orgueil, la luxure, l'ambition, l'avarice, bref, les mille passions humaines sont plus impérieuses que tout. Et pour obéir à leur dictature, nous repoussons les avances divines ; oserai-je le dire, m. f. ? oui, nous rejetons l'amitié de Dieu.

Quand le Seigneur miséricordieux nous propose son assistance, il ne prétend pas nous l'imposer. Il tient à ce que nous nous sauvions un peu par nous-mêmes, et d'ailleurs comment concevoir autrement le salut, comment expliquer que nous obtenions légitimement une récompense que nous n'aurions pas méritée par quelques actes personnels ? Il faut donc, de toute nécessité, que nous correspondions à la grâce. Mais la grâce surabonde sans cesse autour de nous ; elle nous sollicite, elle nous presse ; jamais elle ne nous fait défaut. Pour peu que nous voulions l'utiliser, nous nous sentons soudain appuyés par sa force discrète et efficace qui dépasse immensément nos pauvres énergies vite lassées. Dieu lui-même daigne se faire notre collaborateur pour notre rachat, pour notre sanctification, et il s'emploie à ce travail béni avec une puissance si active que nous sommes bien forcés de reconnaître qu'il est le principal auteur de l'œuvre céleste de notre salut.

III. — Ici une difficulté se pose. Si Dieu nous pousse vers le ciel, si son influence voilée, mais constante, dirige notre volonté et inspire nos résolutions, que devient notre liberté humaine ? A force d'être miséricordieux, n'arrive-t-il pas à nous dépouiller de notre privilège, de notre dignité suprême qui consiste à nous déterminer par nous-mêmes, à agir en toute indépendance ? — La difficulté n'est qu'apparente. Sans doute l'aide du Seigneur s'offre à nous, mais elle ne fait que s'offrir, sans s'imposer ni nous contraindre. Elle sauvegarde nos droits, elle respecte notre honneur.

Il vous est arrivé plus d'une fois, lorsque vous étiez incertains ou lassés, d'implorer le conseil ou l'appui d'un ami. Les avis que l'on vous a donnés, l'assistance qu'on vous a accordée, vous ont permis de vous décider, ou d'accomplir la tâche qui vous effrayait tout d'abord. Mais en avez-vous, pour cela, été moins libres ? Même en suivant une opinion étrangère, même en conformant votre action à des directives fortes et sages, vous sentiez bien que vous vous décidiez par vous-mêmes, que vous restiez maîtres d'agir autrement ou de repousser le conseil. Ce n'était pas autrui qui agissait par vous : c'était vous qui agissiez librement, parce que l'indication donnée ou l'impulsion reçue vous plaisaient, vous paraissaient utiles et bonnes.

Il se passe quelque chose d'un peu analogue dans la coopération que Dieu nous propose. Nous restons nous-mêmes, totalement, quand nous marchons à la suite de Dieu. Et cette vigilance à ne pas nous opprimer, ce soin jaloux de conserver la liberté de notre âme n'est pas autre chose qu'une preuve nouvelle de la miséricorde divine.

IV. — Mais tout en rendant grâces au Seigneur de ce qu'il se montre si bon pour nous, tout en profitant avec joie, avec amour, avec confiance, de sa tendresse, il faut prendre garde néanmoins à ne pas abuser de son indulgence. La miséricorde divine est immense ; elle a tout de même ses limites et il ne saurait en être autrement. Si Dieu acceptait tout, s'il excusait même le mal qui se dresse contre lui sans repentir, il en arriverait à détruire lui-même son œuvre, à nous encourager dans nos vices, à bouleverser l'équilibre qu'il fait régner dans la nature. Il ne serait plus bon, il serait faible ou dupe, ce qui est profondément indigne de lui, et ce qui ne causerait que notre malheur.

Sachons donc user de la grâce, pour nous relever après chaque faute, pour nous élever toujours plus vers Dieu. Mais ne perdons jamais de vue que l'abus des dons célestes peut amener le Maître clairvoyant et juste à les amoindrir ou même à les retirer tout à fait. Vous ne voudriez tout de même pas que l'Eternel s'obstine à pardonner un coupable qui se complaît dans son crime, qui se propose résolument de demeurer dans son péché. Nos péchés seront pardonnés, certes, avec une ineffable largesse ; ils seront pardonnés non pas une fois, mais dix, cent, mille fois. Pourtant, la miséricorde du Seigneur ne pourra s'étendre sur eux que si nous regrettons de les avoir commis et si nous avons le ferme propos de ne plus les accomplir à nouveau.

Craignons toujours de laisser passer l'heure de la grâce. A force de se voir rebuté, à force de nous trouver insensibles et sourds à ses appels, Dieu pourrait finir par se fatiguer ; il pourrait s'éloigner de nous et nous abandonner à nous-mêmes, c'est-à-dire au mal, au néant. Efforçons-nous, par conséquent, de répondre à la voix divine et de faire tout notre possible pour mériter la miséricorde que Dieu promet à ses enfants.

II

L'infinie tendresse de Dieu se développe sur le monde sous les formes les plus diverses. Tantôt éclatante et tantôt cachée, elle n'a jamais cessé de veiller sur les hommes, qu'elle protégera jusqu'au dernier jour.

I. — Dès l'aurore de l'humanité, elle se manifeste pour la première fois à l'occasion de la première faute. Adam et Eve tremblaient devant le juge souverain qui venait de leur arracher l'aveu de leur désobéissance et, en punition, de fulminer contre eux le décret qui les condamnait au travail et à la

souffrance, à la misère et à la mort. Au moment de les jeter dans le rude exil qu'ils avaient mérité, Dieu fut saisi de pitié pour les coupables : sa miséricorde triompha de sa justice irritée. Et pour adoucir leur existence dans la vallée des larmes où ils entraient, il promit à nos ancêtres de leur envoyer un Rédempteur.

L'annonce du Messie, c'était comme une étoile radieuse qui brilla depuis lors dans le ciel noir et orageux de l'humanité souffrante et pécheresse. Ce fut cette espérance sacrée qui releva les courages, qui inspira la résignation, qui relia la terre à Dieu. Une parole de bonté avait suffi à ranimer le monde.

Cette parole ne fut pas la seule que la miséricorde divine laissa tomber sur les pauvres pécheurs. L'Eternel s'était choisi un peuple, afin que son culte soit célébré, que sa loi soit gardée et qu'un témoignage solennel et public lui fût rendu à la face des nations païennes. Mais le peuple élu se montra souvent infidèle ; il avait le cœur dur et la tête indocile : toute son histoire n'est remplie que de ses rébellions contre son Bienfaiteur. A chaque révolte nouvelle, Dieu était bien forcé de sévir, afin que tout rentrât dans l'ordre ; il lançait les fléaux suprêmes, les guerres ou les épidémies, parfois même le feu du ciel. Mais dès que, repentants, ils tendaient vers lui leurs mains suppliantes, il se laissait apaiser ; il renonçait aux vengeances prédites ; il concluait avec Israël une nouvelle alliance de paix.

II. — Le signe capital de miséricorde et d'amour que le ciel a donné à la terre, ce fut l'avènement de la Loi nouvelle, la naissance de l'Enfant-Dieu. Pourquoi le Christ quittait-il son royaume ? pourquoi se dévouait-il à la pauvreté, à la souffrance, au labeur, au martyre, à la honte, à la mort ? Pour le triomphe de son Père ? Ni son Père ni lui n'avaient besoin de nos hommages, et la gloire que nous leur rendons n'augmente en rien leur gloire intrinsèque. Jésus est venu parmi nous, uniquement par miséricorde, parce que nous étions des condamnés à racheter, des pécheurs à réconcilier, des âmes perdues à faire régner dans les cieux. Il s'est apitoyé sur le sort de cette humanité courbée sous un joug d'airain, déchirée par ses propres discordes. Il a voulu lui apprendre les mots qui délivrent, lui enseigner la charité qui unit et embrase les cœurs, lui ouvrir les perspectives du paradis.

Pour être plus fidèle que jadis les Hébreux, le monde chrétien, toutefois, n'en a pas moins résisté aux préceptes et à l'exemple du bon Maître. Que d'infidélités officielles ou privées, que de blasphèmes et de trahisons, que de voluptés et de perfidies l'ont maintes fois attristé ! Et pourtant sa miséricorde ne s'est encore jamais lassée, malgré les égarements les plus cruels, malgré les aberrations les plus coupables. Après chaque défaillance nouvelle de ses fidèles, Notre-Seigneur a fait briller le doux arc-en-ciel de sa clémence. Il eût pardonné même à Judas si Judas s'était repenti ; il nous pardonne depuis vingt siècles dès que nous reconnaissons nos torts.

III. — Parmi tant de peuples différents qu'il couvre du manteau de sa tendresse, Dieu semble, aujourd'hui comme au temps des Patriarches, s'être choisi un peuple de prédilection, pour qui sa bonté se fait plus tendre encore, sur qui son indulgence s'épanouit plus merveilleusement : et ce peuple-là c'est le nôtre. Sitôt que l'Eglise a été enracinée dans le sol des catacombes romaines, les premiers missionnaires, les premiers évangélisateurs ont été envoyés à nos pères ; les disciples du Christ ont civilisé notre race comme ils ont défriché notre terre ; si nous avons cessé d'être des barbares, c'est à la générosité divine que nous le devons.

Dans le chaos du monde renaissant qui s'organisait dans la douleur, la miséricorde catholique s'est souciée de protéger les faibles, d'hospitaliser les malades, de nourrir les pauvres, d'instruire les ignorants, d'assurer aux populations terrorisées le refuge de la Trêve de Dieu. Dans la grande pitié du royaume de France, aux jours de la guerre de Cent ans, c'est la Providence elle-même qui est intervenue par un miracle en suscitant sainte Jeanne d'Arc. Les siècles succèdent aux siècles : jamais ne changent les dispositions providentielles à notre égard. La douceur du ciel sauvegarde l'intégrité de notre foi parmi les orages du protestantisme ; elle nous délivrera plus tard de la Terreur révolutionnaire ; après chaque épreuve, après chaque crise, elle nous redresse, elle nous lance à nouveau en avant, afin que nous restions aux yeux du monde les témoins de sa magnificence, les chevaliers de son idéal. Nous avons vu cela nous-mêmes, il n'y a pas encore quinze ans.

Est-ce à dire que nous valions mieux que d'autres, ou que nous ayons plus de mérites ? Hélas ! l'histoire nous répond que nous avons souvent outragé Dieu, que nous l'outrageons chaque jour encore. Mais la miséricorde divine a des mystères impénétrables dont l'éternité seule, peut-être, nous livrera un jour le secret.

IV. — Lorsque nous considérons les grandes manifestations de cette bonté paternelle, nous avons une certaine tendance à nous attarder à celles qui revêtent un caractère plus prodigieux, qui frappent davantage les imaginations. Ce n'est pas inexact, mais c'est incomplet. Il ne faudrait pas croire que le Seigneur se borne à intervenir de temps à autre dans le cours des choses humaines. La miséricorde est de tous les instants, sa tendresse est toujours en éveil. Mais, pour éprouver notre foi, Dieu se plaît généralement à ne nous faire sentir que d'une façon indirecte les effets de sa vigilance : il exerce une influence souveraine sur les événements et les circonstances, mais il dispose tout pour que le résultat bienfaisant se produise sans que nous voyions trop nettement la main régulatrice et suprême qui les a causés. Il se dissimule parfois derrière l'action plus ou moins inconsciente des hommes ; mais cela ne l'empêche pas de demeurer toujours lui-même, c'est-à-dire le Dieu de pitié, le Père de miséricorde, toujours enclin à pardonner, toujours prêt à nous soutenir.

Ne nous laissons pas abuser par sa discrétion délicate. Que les regards de notre âme croyante s'accoutument à discerner, à travers l'enchevêtrement de mille causes secondaires, l'initiative principale de

la cause bienfaisante et suprême. Et que nos cœurs émus, surtout, apprennent à exhaler vers le Seigneur l'hymne ardent de reconnaissance pour tant de bienfaits que nous tenons de lui.

III

La grandeur divine est incomparable. Mais il ne faut pas croire pour cela, m. f., que Dieu dédaigne de s'occuper des situations les plus banales, pas plus que des plus humbles gens. La miséricorde qui s'étend sur l'immensité des empires, veille avec un égal souci sur les groupements les plus modestes.

I. — Elle s'est, sans doute, à plusieurs reprises, manifestée dans cette paroisse. Quand ? Comment ? Ce serait plutôt à vous de me le dire, et vous n'auriez pour cela qu'à consulter vos souvenirs et les traditions de vos aïeux. Il doit y avoir, ici comme partout, des traces de la bienveillance céleste. Et si, par hasard, vous n'en retrouviez pas, c'est que vous ne sauriez pas les rechercher. Croyez-vous que ce n'est pas une preuve d'indulgence que d'avoir tant de fois pardonné vos péchés ; de vous avoir préservés des épreuves que nos iniquités attirent trop souvent sur nous, ou d'avoir fait tourner à votre profit ces épreuves mêmes et ces afflictions ? Croyez-vous que ce n'est pas une marque de bonté condescendante de vous avoir fait naître dans un pays chrétien, d'avoir placé à votre tête un pasteur au zèle apostolique, qui mène vos âmes vers le ciel ?

Et si le bon Dieu vous garde ainsi habituellement, ne vous donne-t-il pas, en ce moment, une grâce spéciale de miséricorde en vous accordant la faveur d'une Mission ? Sa bonté s'incline sur vous d'une façon toute spéciale, depuis les quelques jours bénis que nous avons le bonheur de vivre ensemble. Le Seigneur veut que vous employiez ces moments fugitifs à mieux connaître sa doctrine, afin de mieux la pratiquer. Il vous appelle à scruter les plis de votre conscience, pour purifier, pour abolir tout ce qui serait de nature à vous nuire, tout ce qui compromettrait votre destinée. Il vous offre, généreusement, royalement, de tout oublier, de tout absoudre, de vous ressusciter à sa grâce, de vous admettre aux honneurs de son intimité. Oh ! ne résistez pas, je vous en prie, à la miséricorde qui passe et qui, probablement pour plus d'un d'entre vous, passe pour ne jamais plus revenir.

II. — Mais Dieu ne se contente pas de vous convoquer dans son église. Il vient lui-même frapper à la porte de chacune de vos demeures. N'est-il pas vrai que dans vos familles il y a eu, à son égard, des négligences, des outrages et des péchés ? Est-ce qu'il n'aurait pas eu le droit de frapper sur le foyer qui vous est cher, pour châtier les manquements qui se produisent autour de vous et que vous accomplissez vous-mêmes ? Et cependant Dieu bénit vos maisons, vos enfants, vos douces espérances. Il ne veut pas se presser d'être rigoureusement juste ; il espère, il attend vos regrets et votre retour. Si vous êtes les enfants prodigues qui ont déserté l'amour de leur père, il guette le moment où vous reviendrez et où il pourra vous accueillir avec un sourire de pardon. Sa miséricorde se répand aussi sur toutes les œuvres, sur tous les groupements qui font la gloire de votre cité et qui ont besoin, comme les autres, que la clémence du Seigneur daigne fermer les yeux sur leurs défauts, sur leurs relâchements, sur leurs lacunes, sur leurs inévitables défaillances. Dieu est toujours généreux, toujours indulgent, toujours bon.

III. — Il descend enfin, il descend surtout, jusque dans l'intimité de chaque âme. Mettez-vous en face de vous-mêmes et analysez un instant toutes les bienveillances du ciel envers vous. Vous n'étiez encore que de petits enfants, et déjà vous vous empressiez d'abuser de votre raison à peine éclose, de votre volonté toute vacillante, pour commettre des fautes qui attristaient le cœur de votre divin Père. Cela ne l'a pas découragé. Il a continué à vous aimer tandis qu'en grandissant vous continuiez à l'offenser. Il a disposé vos destinées de la façon que sa sagesse lui montrait comme la meilleure pour l'avenir éternel de votre âme.

Sa volonté seule vous maintient dans l'existence et ne vous conserve la vie que pour que vous puissiez mieux le connaître, mieux le servir, mieux mériter ses récompenses. Qui pourra chanter le poème des bienfaits célestes répandus sur chacun des enfants de Dieu ? Il y a d'abord les grâces extérieures : les circonstances qui vous ont ramenés au bien ou préservés des égarements ; il y a les réussites inespérées dans vos carrières, les guérisons peut-être dont on désespérait, les angoisses dont vous fûtes libérés parce que le bon Dieu vous voulait heureux.

Toutes ces grâces temporelles sont constantes, infinies. Et elles ne sont cependant que les moindres des faveurs divines. Que Dieu s'intéresse à notre état présent, qu'il compatisse à nos afflictions, c'est certain et nous ne saurions trop lui en exprimer notre filiale gratitude. Mais ce qui l'intéresse par-dessus tout, ce à quoi il tient absolument, c'est le sort que nous nous préparons lorsque notre trépas nous fera émigrer dans l'éternelle vie. Et c'est en vue de cet avenir que le bon Dieu multiplie pour nous les attentions et les prévenances.

Personne, autour de nous, n'en sait rien. Les miséricordes les plus précieuses sont aussi, souvent, les plus cachées. Mais il est quelqu'un qui n'ignore pas tout ce qu'il doit de gratitude à Celui qui se montre pour lui si plein d'une sollicitude inlassable : c'est chacun de vous, m. f. Quand vous avez remporté un succès, quand la fortune vous sourit, vous avez quelquefois un élan pour remercier la Providence. Vous faites bien et Dieu vous bénit. Mais il faut surtout ne pas oublier de rendre grâces au Seigneur pour des faveurs plus considérables, pour des bontés moins transitoires, pour tout ce qu'il fait chaque jour afin de vous attirer vers lui.

IV. — La miséricorde de Dieu ne néglige nulle créature. On serait parfois tenté de croire qu'elle tolère plus facilement les petits écarts des âmes justes, mais que sa sévérité est implacable envers ceux qui l'ont outragé gravement. Comme ce serait mal le connaître ! Si vous êtes justes, réjouissez-vous : le Seigneur ne vous incriminera point pour quelques manquements véniels, il sait trop que nous sommes

fragiles et il n'exige de chaque homme que ce qu'il peut donner. Mais si, par malheur, vous êtes pécheurs, alors réjouissez-vous plus encore. S'il est une âme qui touche le cœur divin, qui sollicite sa tendresse, c'est précisément la pauvre âme faible, souillée, misérable, qui erre tristement dans la nuit, loin du bercail du bon Pasteur.

Vous pensez peut-être que j'exagère ? Ecoutez plutôt la voix divine : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour cent justes qui persévèrent. » (Luc, xv, 7). Certes, Dieu a horreur du mal, certes il réprouve tous ceux qui s'enlisent volontairement, complaisamment, dans le déshonneur et la fange. Mais quand un pauvre malheureux ouvre de nouveau les yeux à la lumière, quand il se reconnaît criminel, quand il se frappe la poitrine et clame vers la miséricorde, alors la miséricorde s'empresse et le ciel se réjouit. Dieu vous aime malgré vos fautes, et il suffit de vous débarrasser de vos fautes pour redevenir l'ami, l'enfant de l'Eternel.

Que nulle timidité ne vous arrête, que nulle hésitation ne vous retienne, que nul stupide respect humain n'entrave votre course vers l'Amour. Quelque nombreuses que soient vos fautes, quelque graves que soient vos déchéances, il vous suffit d'une minute pour être réhabilités, pour être réconciliés, pour être délivrés de l'anxiété et du remords, pour redevenir fiers, paisibles, saints, triomphants, grâce à la miséricorde du ciel.

* *

Nous avons évoqué tout à l'heure le souvenir de cet enfant qui, après avoir revendiqué sa part de l'héritage maternel, avait abandonné son vieux père pour courir dissiper sa fortune et les trésors de son adolescence dans les folles orgies de la ville voisine. Il m'en coûterait de terminer cet entretien sans revenir sur cette parabole, parce que Jésus ne nous l'a racontée que pour galvaniser notre confiance et nous rappeler près de lui.

Lorsque le pauvre infidèle eut gaspillé toutes ses ressources ; lorsque, pour échapper à la famine, il eut accepté les métiers les plus abjects, une bonne pensée lui vint. Il se prit à songer à sa maison natale. Timide, honteux, hésitant, il reprit le chemin de cette demeure où il s'attendait à être reçu comme un de ces mendiants à qui l'on ne refuse pas un morceau de pain. Or savez-vous ce qu'il rencontra soudain sur sa route ? Son père, son père méprisé et méconnu, qui s'en venait chaque matin au devant du transfuge, car il savait bien, dans son cœur aimant, que l'heure du repentir sonnerait un jour. Et le misérable fut accueilli, embrassé, fêté, comme s'il revenait à la vie.

L'enfant prodigue porte un nom ; il porte notre nom à tous. Tous, une fois ou l'autre, nous avons dédaigné le bon Dieu, nous avons déserté sa loi, nous nous sommes embourbés dans les fausses ivresses du monde. Mais Dieu n'a pas cessé d'être notre Père. Lorsque nous l'avions oublié, lui du moins ne nous oubliait pas. Il attendait, il espérait, il pardonnait déjà au fond de son cœur, avant de pouvoir nous absoudre au premier geste de repentir.

M. f., à vous maintenant de terminer la parabole. Mais il s'agit de la terminer de façon réelle et pratique. Il s'agit de passer des émotions aux actes, de tomber à genoux aux pieds du prêtre, de vous jeter éperdument dans les bras ouverts du Seigneur miséricordieux. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXXVII

7e Dimanche après la Pentecôte

DIRE ET FAIRE

Le texte évangélique renferme une parole importante pour notre instruction, parole qui condamne les théoriciens, les gens à sentiments pieux, les dévots aux belles phrases, les pharisiens du Nouveau Testament adonnés aux puérilités, et n'absout que ceux qui auront agi, qui auront voulu, qui auront pratiqué.

Examinons donc, dans notre intérêt personnel, ce qu'entendait le Seigneur quand il déclarait : « Ce n'est pas tout homme qui me dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera au royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux. »

I

Notre-Seigneur, remarquons-le, ne condamne pas le sentiment, les bons désirs, les bonnes intentions, les paroles ardentes, les supplications. La foi est le fondement du salut ; il faut croire d'abord et s'éclairer sur les beautés et les grandeurs de la foi. Il est bon d'admirer ces beautés et d'exprimer son admiration en paroles, en prières, en cantiques. Il est bon de se sentir ému à la vue des œuvres de Dieu, de ses perfections, de compter sur l'aide de Dieu et de lui demander de secourir notre faiblesse. Il est bon de formuler des désirs, désir du bien, désir de la sainteté, désir du ciel, désir d'échapper à l'enfer et au purgatoire. Il est bon enfin d'aimer Dieu et son prochain, d'avoir le cœur tendre, compatissant, et même de verser des larmes au souvenir des bontés divines et des outrages dont Dieu est souvent payé, de pleurer à la vue de ses péchés et des péchés d'autrui.

Mais la perfection n'est pas complète avec ces seuls éléments. Il faut y joindre les œuvres. Celles-ci sont le complément nécessaire de ce qui est dans l'âme ; elles sont la preuve que la foi est sincère et complète, que le désir n'est pas une simple velléité. L'accomplissement de la volonté de Dieu est la pierre de touche qui distingue les hypocrites, les lâches de ceux qui croient vraiment, qui veulent sincèrement. C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre.

« Le dire est autre chose que le faire, » a dit un ancien ; « c'est à la muraille qu'on connaît les maçons, » dit un autre proverbe, et c'est à la manière dont ils édifient l'œuvre de leur sanctification qu'on connaît les chrétiens et la valeur de leurs projets, de leurs désirs. Tel veut un beau palais, qui ne se met pas même en peine de construire une mansarde.

Tel parle comme un docteur de la religion, qui ne sait pas combattre une passion ni faire un acte de vraie charité ; les simples qui pratiquent la loi seront élevés bien au-dessus de ces beaux esprits et en seront la condamnation. Les uns disent des mots qui remplissent l'oreille, ceux-ci font des actes qui servent les hommes. Les premiers manquent de courage et ne vont pas jusqu'au bout ; les seconds, à force de persévérance, parviennent au terme de la course.

Considérons comment ont agi les saints, même ceux qui vivaient d'une vie contemplative. Les moines pleuraient leurs péchés, mais ils agissaient ; ils priaient, mais ils civilisaient. Leurs prières étaient aussi leurs travaux. Faisons comme eux. Rappelons-nous qu'il ne suffit pas d'accomplir froidement et matériellement la pratique du culte ; encore faut-il animer de nobles pensées l'observance de ces pratiques ; s'élever par l'admiration jusqu'à la sublimité des mystères, sans prétendre orgueilleusement les expliquer ; se pénétrer enfin et surtout des vertus qui en découlent, et n'oublier jamais qu'adorer seulement par la prière n'est rien, si nous ne nous proposons aussi d'adorer Dieu dans toutes nos actions.

II

Il faut donc faire la volonté du Père qui est aux cieux. Or Dieu veut d'abord qu'on l'aime, mais d'un amour pratique, agissant, dévoué jusqu'au sacrifice. Est-ce donc aimer, m. f., que d'aimer dans sa pensée, dans son souvenir, dans ses vœux seulement, sans exprimer cet amour autrement, sans le rendre palpable et visible, sans rien donner à l'objet aimé de son temps, de son travail, de sa peine, de sa bourse, de ses bons offices, sans donner, quand il le faut, même jusqu'à son sang ? Amour incomplet que celui-là, qui ne suffit pas à la créature, qui suffit moins encore à Dieu à plus forte raison.

Dieu ensuite a fait un Symbole : il faut y croire, c'est le devoir de l'esprit. Il a fait un Décalogue : il le faut observer ; c'est le devoir de la volonté. Si vous agissez contrairement à ce qu'il veut, si vous négligez de satisfaire à ses ordres, Dieu peut dire que votre amour le trompe et se trompe, et que vous lui retirez d'un côté ce que vous lui donnez de l'autre.

Dieu veut encore que nous propagions son culte et sa religion. Or il faut pour cela que les hommes impies voient les œuvres enfantées par la foi. « *Operibus credite.* Croyez aux œuvres » (Jo., x, 38), devons-nous pouvoir dire à ceux qui doutent. Et quand les hommes verront les chrétiens agir en chrétiens, soyez sûrs qu'une grande objection sera levée pour eux ; car, il ne faut pas se le dissimuler, les fautes des chrétiens sont pour plusieurs non seulement un prétexte, mais un vrai obstacle à la foi. « Si nous croyions comme vous, disent-ils, il nous semble que nous agirions autrement. » Dans bien des cas, ils n'ont pas tort.

Dieu veut enfin que la religion fasse, en même temps que le bonheur éternel de l'homme, son bonheur terrestre. Mais pour que celui-ci se réalise, il faut des œuvres ; il faut pratiquer la charité et la miséricorde ; il faut instruire, éclairer les intelligences, encourager les volontés, soulager les maux du corps, développer la vraie civilisation, épurer les mœurs, calmer la misère, secourir la pauvreté, faire des lois équitables. Or tout cela ne se fait que par l'action, par le dévouement et le sacrifice.

Le sacrifice, c'est là le dernier mot de toute sainteté. Croire, aimer, sentir, désirer, parler et prier, c'est quelque chose, mais cela ne coûte pas beaucoup, en général. Il en est autrement quand il s'agit de corriger un défaut, de dompter une passion, de s'abstenir d'un plaisir, de donner son argent et son temps, de pardonner à ses ennemis, d'affronter les outrages, de risquer sa santé et même sa vie pour le prochain en vue de Dieu, surtout pour la défense de la foi.

Rappelons-nous-le, m. f., nous qui voulons nous sauver. Bien inexcusables serions-nous si nous restions dans l'inaction. Ceux qui ne croient pas sont pardonnables de ne pas faire la volonté de Dieu, plus pardonnables que nous qui avons la lumière pour connaître le devoir, la force pour le réaliser.

Oui, disons à Dieu : « Seigneur ! Seigneur ! » mais que ce cri soit celui d'une âme qui veut être aidée du ciel et qui, sûre que cette aide ne lui manquera point, est décidée à s'aider elle-même et va se mettre sérieusement à l'œuvre. Agissant ainsi, mais à cette condition seulement, nous serons des chrétiens complets ; nous ne serons pas du nombre de ceux qui restent au milieu de la route, de ces trop nombreux chrétiens de sentiment, sur la tombe desquels, a-t-on dit avec juste raison, on pourrait inscrire cette épitaphe : « Il a chéri la perfection et pratiqué l'imperfection. »

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

51

La rose

Ce soir nous allons écouter la rose, reine des fleurs, symbole de la charité. C'est une fleur qu'on aime, qui attire parce qu'elle est belle, fraîche, qu'elle répand un agréable parfum et que sa couleur est celle que met sur les joues un délicat et chaste amour. C'était la fleur de la petite sainte Thérèse de Lisieux, parce que Thérèse était la rose d'amour de Jésus.

I. — La plus belle rose

« *Je suis belle, attirante, mais il y a une rose bien plus belle, bien plus attirante que moi. Cette rose, tu dois la regarder avec admiration, respirer son parfum, la cueillir pour la cacher sur ton cœur : c'est le Christ Jésus et surtout le Christ Jésus crucifié.* »

Jésus s'appelle lui-même la fleur des champs : « *Ego flos campi.* » (Cant., II, 1). Il est né à Nazareth, dont le nom signifie « fleur » et qui est une ville entourée de champs fleuris. Il a tous les charmes des fleurs. Il en a la beauté, puisqu'il est

le plus beau des enfants des hommes ; il en a le parfum, puisqu'il est celui dont le prophète chantait : « *Curremus in odorem unguentorum tuorum.* Nous courrons à l'odeur de tes parfums. » (Cant., I, 3). Il a les couleurs de la rose : « *Candidus et rubicundus* » (Cant., v, 10), blanc par sa pureté parfaite, rouge sur son front par les gouttes de sang que fait perler la couronne d'épines, rouge dans ses mains et sur ses pieds par le sang du crucifiement, rouge sur tout son corps par le sang de la flagellation ; il est rose des pieds à la tête, car il est tout amour, il est l'Amour.

O Jésus, que vous êtes une ravissante rose ! Si l'on vous connaissait mieux, surtout si l'on connaissait mieux votre amour, comme tous les hommes accourraient à vous ! Ils ne voudraient plus jamais se séparer de vous. Ils vous cueilleraient, divine rose, ils vous placeraient sur leur cœur, pour n'avoir plus qu'un cœur avec vous, pour se fondre en quelque sorte en vous.

Qu'on ne vienne plus me vanter et me chanter les pauvres amours humaines, qui à côté du vôtre ô Jésus, ne sont que glace et égoïsme, parce que dans ces affections on cherche plus sa satisfaction personnelle que le bien de ceux qu'on prétend aimer.

II. — Etre une rose pour Jésus

« *Vous aussi, chrétiens, vous devriez tous être pour Jésus des roses, c'est-à-dire que tous vous devriez être brûlants d'amour pour lui, vous abandonner à lui, vous effeuiller pétale par pétale par amour pour lui, c'est-à-dire lui donner successivement tous les instants de votre vie.* »

La petite sainte Thérèse de Lisieux peut nous servir de modèle pour cela. Combien elle a aimé Dieu ! Elle ne désirait que cela : aimer. « Ce que je demande, c'est l'amour. O Jésus, je ne vous demande que la paix, la paix et surtout l'amour sans bornes, sans limites. Je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie. Oui, c'est l'amour qui m'attire. »

Aussi, à ses yeux, la première science, la science des sciences, c'était celle de l'amour. « La science d'amour, ah ! cette parole résonne doucement à l'oreille. Je ne désire que cette science-là. » Toutes les aspirations de son âme tiennent dans ces mots : « Jésus, je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme il n'a jamais été aimé. »

Son rêve était : vivre d'amour et mourir d'amour. Et ce rêve, elle l'a réalisé. Sa vie a été une vie d'amour : « Votre amour, ô mon Dieu, m'a prévenue dès mon enfance. Il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur... Je ne veux pas que les créatures aient le plus petit atome de mon amour. Je veux tout donner à Jésus, tout sera pour lui. »

Elle s'abandonnait à Jésus. Elle s'offrit à Jésus pour être son jouet, sa petite balle qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, percer, laisser dans un coin, presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. Toujours elle souriait au bon Dieu. Elle souriait d'autant plus doucement que Dieu l'éprouvait davantage.

Cet amour arriva à ce point que non seulement elle acceptait avec résignation la souffrance par amour, mais que la souffrance, loin d'être une peine pour elle, lui était devenue une jouissance, sa plus grande jouissance, et qu'elle ne savait comment elle pourrait s'acclimater en paradis où l'on ne souffre plus.

Elle s'effeuillait pétale par pétale pour Jésus. Elle écrit :

> **Une rose effeuillée est la fidèle image,**
> **Divin Enfant,**
> **Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage**
> **A chaque instant.**

C'est ce qu'elle a fait. Du matin au soir et du soir au matin, elle n'avait qu'un but en tout : faire plaisir à Jésus. Pour cela, elle lui jetait continuellement les fleurs des petits sacrifices. Tous ses regards, toutes ses paroles, toutes ses moindres actions avaient pour mobile ce désir. « Aimer, disait-elle, c'est tout faire, tout accepter, tout souffrir en vue de faire plaisir au bon Dieu parce qu'on l'aime ; quoi de plus simple ? » — « Je veux souffrir par amour et même jouir par amour. Ainsi je jetterai des fleurs. Et puis je chanterai toujours, même s'il faut cueillir des roses au milieu des épines, et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes. »

Enfin elle est morte d'amour comme elle l'avait rêvé. Les derniers mois de sa vie furent un inexprimable martyre qu'elle accepta avec joie. « Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir ! » Son agonie fut un long acte d'amour ; ses dernières paroles furent l'écho de toute sa vie : « Oh ! je l'aime ! Mon Dieu... je... vous aime. » Et elle mourut dans cet acte d'amour.

Voilà comment nous pouvons et nous devons devenir nous-mêmes des roses pour Jésus. Faisons donc de notre cœur un parterre de roses où il viendra se reposer. Si nous le voulons, ce travail peut se faire rapidement. Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre d'amour dans une âme. Un rayon de son cœur peut en un instant faire épanouir la fleur pour une éternité.

52

La rose *(suite)*

III. — Faire tomber une pluie de roses

« *Chrétiens, ne vous contentez pas d'être des roses pour Jésus, mais faites tomber une pluie de roses autour de vous et au loin.* »

Comment le ferez-vous ? En répandant autour de vous les bienfaits, les services dictés par la charité chrétienne ; et comme vous ne pouvez pas assez par vous-mêmes, faites-vous pour cela aider par le ciel. Communiquez autour de vous l'amour comme se communiquent les flammes d'un incendie.

Ici encore la petite sainte Thérèse peut vous servir de modèle. Encore enfant, elle obtint de Dieu la conversion d'un assassin sur l'échafaud. Elle alla s'enfermer au Carmel « pour aider les prêtres » et donner ainsi des âmes à Dieu. Du Carmel elle se

fait la sœur des missionnaires pour allumer jusqu'au bout du monde le feu du saint amour.

Copions mieux ce beau modèle. Quand on aime véritablement, on est tout flamme, et le propre de la flamme est de se communiquer autour d'elle et même au loin dans les grands incendies. C'est ainsi qu'on a vu parfois des flammèches emportées à plusieurs kilomètres par des tourbillons de chaleur et y provoquer d'autres sinistres.

Comment communiquer ainsi le feu ? Par nos paroles, nos exemples, nos écrits, par tous les moyens que suggère le zèle. Allumons-le même au loin, ou du moins aidons à l'y allumer par notre générosité, nos prières et nos sacrifices.

Et si Dieu envoyait à quelques-uns, quelques-unes d'entre vous la vocation de missionnaire, oh ! que ceux-là en soient heureux et fiers et répondent généreusement. Et que tous les autres soient aussi missionnaires, en aidant ceux qui exercent l'apostolat chez les infidèles. Sainte Thérèse d'Avila a sauvé, dit-on, autant d'âmes que S. François-Xavier sans sortir de son monastère. Au moins sauvons-en quelques-unes. Et si nous sommes impuissants par nos seuls moyens, recourons aux saints du ciel, qui sont de puissants avocats auprès de Dieu. Prions en particulier sainte Thérèse de Lisieux d'accomplir sa promesse de faire tomber une pluie de roses sur la terre.

IV. — L'Éclosion des roses

« Parents, vos petits enfants sont de frais boutons de roses que vous devez faire éclore en leur faisant aimer Jésus. Si Dieu vient les cueillir dès leur berceau pour les faire éclore dans son paradis, ne pleurez pas, mais bénissez plutôt le Seigneur, comme le fait l'Eglise aux obsèques des petits enfants. Vous-mêmes, soyez toujours de belles roses épanouies, toujours prêtes à être cueillies pour le ciel. »

Voilà trois beaux sermons en un seul.

1. *Petits enfants, boutons de rose à faire éclore.* Pour faire éclore ces petits boutons, parents, faites aimer le bon Dieu par vos petits enfants. C'est ce qui presse le plus, c'est ce qu'il y a de plus important, de plus nécessaire pour eux. Mais vous ne pourrez le faire efficacement qu'autant que vous serez vous-mêmes embrasés d'amour, pour la raison bien simple qu'on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. C'est le feu qui propage le feu. Combien de parents songent à tout pour leurs petits enfants, excepté à leur faire connaître et aimer Jésus ! Ces parents, comme je vous l'ai dit souvent, sont des tables sans pain et des fontaines sans eau. Sainte Thérèse de Lisieux n'est devenue si grande sainte que parce que ses parents aimaient eux-mêmes le bon Dieu de toute leur âme.

2. *Si vos enfants meurent après le baptême, ne pleurez pas tant.* Un enfant qui meurt après le baptême avant d'avoir pu souiller son âme d'aucun péché est un petit voleur du paradis : il y monte sans avoir rien fait personnellement pour le gagner. Et du haut du ciel, parents, vos petits enfants morts après le baptême vous connaissent, vous aiment, vous protègent. Ils ont échappé à mille dangers de damnation auxquels ils auraient été exposés s'ils avaient grandi et qui auraient peut-être causé leur perte éternelle : c'est peut-être pour cela que Dieu les a rappelés bien vite à lui. Ils auraient même peut-être causé la perte d'autres âmes, et même la vôtre, parce que vous n'auriez pas eu assez de souci de leur salut.

Et comme Dieu varie ses dons selon son bon plaisir, peut-être qu'à son baptême l'enfant qu'il vous a repris a reçu la grâce sanctifiante à un degré qui le met au ciel, sans aucun mérite de sa part, au-dessus d'autres saints qui auront longtemps travaillé et souffert. Aussi à la cérémonie des obsèques des enfants, l'Eglise n'a que des chants de joie, de louange, de bénédiction, de reconnaissance.

3. *Soyons des roses épanouies prêtes à être cueillies pour le ciel.* Si la mort vient nous prendre quand nous serons comme une rose épanouie dans toute sa beauté et dans toute sa fraîcheur, c'est-à-dire quand notre foi, notre espérance et notre charité seront parfaites, quand nous serons tout amour pour Dieu, sans aucune attache terrestre, nous n'aurons pas à passer par le purgatoire. Notre amour nous servant d'ailes nous emportera immédiatement vers Dieu. Oh ! cultivons donc de plus en plus en nous la rose de la charité pour être bien prêts quand il faudra mourir.

V. — La joie spirituelle

« Je suis aussi le symbole de la joie spirituelle, qui est le fruit de l'amour de Dieu. C'est pour cela que, le troisième dimanche de l'Avent et le quatrième dimanche du Carême, l'Eglise, voulant inviter ses enfants à la joie spirituelle, revêt ses ministres et ses autels de la couleur rose. »

Dieu veut que ses enfants le servent avec joie : *Servite Domino in lætitia* (Ps. XCIX, 9), non pas avec la joie qu'on trouve dans les créatures, mais avec celle qu'on trouve en lui : *Gaudete in Domino* (Philip., IV, 4). Et cette joie dans le Seigneur, on peut et on doit la trouver jusque dans les larmes que fait verser le repentir ou la vue de notre exil ici-bas. On doit être heureux de pleurer quand on pleure pour de bons motifs.

Donc celui qui aime Dieu doit se réjouir en toute occasion, en tout temps, dans la misère comme dans l'abondance, dans la maladie comme dans la santé, dans la désolation comme dans la consolation, dans la guerre comme dans la paix, dans l'adversité comme dans la prospérité. *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete (ibid.).* La raison, c'est que tout nous vient de Dieu pour notre plus grand bien et pour sa gloire, les maux comme les biens, et les maux plus encore que les biens, car ils aident mieux à notre sanctification, nous valent plus de mérites et nous mettent à même de faire plus de bien.

Si les maux nous viennent des autres sans que nous les ayons mérités, c'est le cas de nous réjouir à cause de la récompense qu'ils nous vaudront. Si

au contraire nous les avons mérités, c'est le cas de nous réjouir de pouvoir expier en cette vie plutôt qu'en l'autre, car c'est bien plus facile.

Quoi qu'il arrive, rappelons-nous cette parole de nos saints Livres : « *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* A ceux qui aiment Dieu tout tourne à un bien » (Rom., VIII, 28) ; ils doivent donc toujours se réjouir.

Mais s'il faut se réjouir quand on aime Dieu, il faut avoir peur des joies du monde, qu'on prend dans les créatures, dans les plaisirs de la terre : elles sont empoisonnées, elles font oublier et souvent offenser Dieu. C'est à ceux qui veulent se rassasier de ces joies que Notre-Seigneur dit : « Malheur à vous qui riez. *Væ vobis qui ridetis.* » (Luc, VI, 25). Ces joies, du reste, durent peu, elles laissent après elle le vide, l'ennui, le dégoût dans le cœur, et conduisent là où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents.

VI. — Les épines de la rose

« *Je ne suis jamais sans épines : je t'apprends par là que le véritable amour, ici-bas, n'est jamais sans sacrifices et que les affections humaines elles-mêmes ne sont jamais sans tristesses.* »

1. Le saint amour n'est pas sans épines, car on ne peut aimer véritablement Dieu sans qu'il nous en coûte des efforts, des sacrifices pour faire vivre en nous et pour montrer cet amour par notre conduite. Il faut pour cela combattre et faire mourir en soi le vieil homme, il faut s'exposer à la haine du monde : *Eritis odio omnibus propter nomen meum* (Math., X, 22). C'est du reste par l'effort et le sacrifice que l'amour véritable se prouve. Mais alors les épines qui accompagnent la rose, d'abord piquantes, deviennent vite très douces et très agréables.

2. Au contraire, dans les affections humaines, la rose paraît d'abord toute douce et toute parfumée ; on ne sent pas de suite les épines ; on y trouve de la satisfaction, du plaisir, mais ce plaisir est bien court, bien misérable et il fait bientôt place à la déception. On chante aujourd'hui et on pleure demain ; on s'embrasse aujourd'hui et on se déchire demain.

Comprenons ces sages leçons de la rose et faisons-en notre profit [1].

53
La montagne

Ce soir nous avons un prédicateur que nous aimons bien : il nous a vus naître et j'espère qu'il nous verra mourir. Ce prédicateur bien beau, bien majestueux, qui en impose, c'est la montagne, surtout celle qui est élevée.

I. — Les avantages de la montagne

« *Montagnard, tu aimes ta montagne et tu as bien raison. Elle a bien des beautés et des avantages que n'a pas la plaine. Plus que celle-ci, elle t'apprend à aimer et à bénir le Seigneur qui a fait pour toi de si grandes, si belles et si bonnes choses.* »

La plaine est monotone, la montagne varie à chaque pas ses sites et son aspect. Ici c'est le pittoresque des rochers énormes et des profonds abîmes, là c'est un paysage gracieux et reposant. De certains endroits et surtout des sommets on a une vue féerique sur les plaines, les vallons et les lointains paysages.

La montagne cache dans son sein des mines, des marbres, des carrières, des sources. Ses flancs, de la base au sommet, fournissent les productions de tous les pays et l'on trouve tout en haut les glaciers et les neiges éternelles. Sur la montagne, l'air est plus pur, plus vif et fait des tempéraments plus forts, plus robustes, là où les montagnards n'y ont pas mis obstacle par des abus, par exemple par l'alcoolisme.

A la montagne, on a le répit de l'hiver pour se reposer des travaux des champs. Bien que le sol y soit moins fertile que dans la plaine, en général les habitants y sont quand même plus à l'aise, plus riches, non seulement à cause du bétail et des forêts qui travaillent pour eux, mais surtout à cause de la bénédiction du ciel qui y tombe plus abondante parce qu'on y respecte mieux le dimanche.

Le grand avantage qu'offrent nos montagnes, c'est que les habitudes chrétiennes y sont restées plus vivantes et que par là elles sont un meilleur milieu pour y vivre et surtout pour y élever une famille. *Le milieu où l'on vit exerce en effet une très grande influence* à laquelle on ne résiste guère : témoins beaucoup de nos montagnards descendus dans la plaine et devenus semblables à ceux qui les entourent.

Pensez-y, jeunes gens qui vous établissez. Si vous avez le choix, ne vous fixez pas dans un mauvais milieu. Puisque nos montagnes sont demeurées chrétiennes, restez-y et résistez au courant qui entraîne aujourd'hui tant d'hommes vers les ateliers et les grandes villes.

Et vous qui habitez la montagne, gardez-y le bon esprit d'autrefois. Il se fait maintenant un travail effrayant de démoralisation et de déchristianisation et bien des signes donnent de l'inquiétude pour l'avenir. Chez les jeunes filles et chez les femmes, il y a moins de piété, de réserve, de modestie. Cela vient en grande partie, je crois, de l'asservissement aux modes folles et indécentes. Et chez les hommes, le nombre de ceux qui négligent leurs devoirs religieux s'accroît.

La population de nos montagnes diminue, non à cause de la diminution des naissances, mais à cause des exodes nombreux provenant de ce que beaucoup ne trouvent plus la place nécessaire pour gagner leur vie. A quoi cela tient-il ? A la disparition des petites fermes. Tous les cultivateurs veulent devenir gros propriétaires ou au moins gros fermiers. On ne gagne pas assez sur une petite ferme, on ne pourrait qu'y gagner sa vie sans grand bénéfice. Les gros propriétaires et les gros fermiers, jamais rassasiés, achètant ou louant à n'importe quel prix

[1] Si le temps l'avait permis, les roses symboles du martyre et le « Couronnons-nous de roses » des mondains auraient fourni matière à d'intéressants développements.

tout ce qui est à vendre ou à louer, obligeant ainsi les petits à déguerpir.

Quel sera le résultat ? La constitution d'immenses domaines, comme dans certains départements de la France, mais domaines qu'on ne pourra exploiter qu'en appelant une foule d'étrangers mercenaires pour la main-d'œuvre. Et c'est ainsi que nous commençons à être envahis par des Russes, Polonais, Suisses, dont plusieurs sont protestants et les autres sans religion.

C'est un grand malheur, dont pâtiront un jour les enfants des gros propriétaires, qui seront isolés en quelque sorte dans leurs pays, vivant au milieu de salariés et devenus une proie appétissante pour le bolchevisme. Et dans ces conditions, l'esprit religieux de nos montagnes disparaîtra.

Donc, avis à ceux qui ont assez pour vivre, de modérer leur appétit et, au lieu de créer des exploitations immenses, de garder les petits fermiers.

II. — Le symbole du Christ

« *Montagnards, il est une montagne plus belle, plus riche, plus heureuse que celle que vous habitez, et à laquelle vous devez aller : c'est le Christ Jésus.* »

C'est à cette montagne que l'Eglise demande à Dieu de nous faire arriver : « *Ad montem qui Christus est pervenire valeamus* [1]. » C'est la plus haute des montagnes. Car le Christ par son humanité touche à la terre et par sa divinité s'élève jusqu'au plus haut des cieux. C'est la plus vaste des montagnes. Il remplit toute la terre, tout l'univers. Jésus est par toute la terre par son Eucharistie et par ses membres, et au plus haut des cieux par son humanité glorieuse assise à la droite du Père tout-puissant. C'est la montagne la plus riche par les biens qu'elle nous apporte, j'entends les biens surnaturels. Jésus est la pierre inébranlable sur laquelle il faut bâtir ; il est la source des eaux vives qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. C'est lui qui est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. C'est la montagne la plus heureuse : car c'est en Jésus et en Jésus seul qu'on trouve le vrai bonheur. C'est lui qui fait monter les âmes saintes jusque sur les sommets neigeux et glacés où l'on ne voit plus aucune trace de vie animale, mais où, n'étant plus de la terre que par leur corps, les saints touchent déjà au ciel par leur âme et découvrent déjà les horizons de la patrie céleste.

Allons à cette montagne et gravissons-la. Pour pouvoir la gravir, cueillons sur ses flancs le froment et la vigne, c'est-à-dire l'Eucharistie et nourrissons-en notre âme ; nous arriverons ainsi sur les sommets d'où nous n'aurons plus qu'un pas à faire pour entrer dans les cieux.

Comment fait-on cette ascension ? Par la foi et l'amour. La foi élève nos pensées, nos affections ; l'amour nous sert d'ailes pour nous élever sans cesse. Et à mesure qu'on monte, le Christ se découvre davantage, comme se découvrent les paysages quand on gravit les montagnes ; les sommets du Christ sont si hauts qu'on y a déjà un pied dans le ciel.

[1] Oraison de Ste Catherine, le 25 novembre.

Mais n'oublions pas que, pour arriver à la montagne de l'Ascension, il faut auparavant passer par le mont du Calvaire : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc, XXIV, 26). Pour être glorifiés avec le Christ, il faut d'abord nous mettre sur la croix avec lui. Il faut mourir pour revivre.

III. — La vraie hauteur

« *Ne voyez pas des montagnes où il n'y en a pas : montagnes seulement apparentes, les orgueilleux, les grands de la terre, les difficultés, même les péchés.* »

1. *Les orgueilleux* se croient grands et ils ne sont que des amas de poussière que le vent va dissiper, des outres gonflées qui bien vite crèveront et resserreront leurs flancs.

2. *Les grands et les puissants du siècle* semblent des montagnes parce qu'ils sont au faîte des honneurs, parce qu'on se fait petit devant eux. Mais détrompons-nous : ils ne sont que comme un gros nuage qu'un rayon de soleil dissipe, comme la cire qui fond devant le feu. Ils se dressent comme le cèdre du Liban : « Je n'ai fait que passer, dit le Psalmiste, et déjà ils n'étaient plus. » (Ps. XXXVI, 36).

3. Beaucoup de chrétiens s'imaginent voir sur le chemin de la sainteté des *difficultés,* des *obstacles* qui leur semblent des montagnes infranchissables : tentations, oppositions, persécutions, épreuves, etc. S'ils avaient de la foi gros comme un grain de sénevé, dit Notre-Seigneur, ils déplaceraient ces montagnes.

4. « J'ai, dit-on encore, de trop gros péchés. » A des pécheurs qui veulent se convertir, les fautes commises par eux semblent grosses comme des montagnes et impardonnables. Qu'ils aient la foi et le repentir, et ils noieront ces montagnes dans la mer immense de la miséricorde de Dieu.

AUX ENFANTS DE MARIE

XLVI

LES ILLUSIONS DE LA JEUNESSE

Dans le monde, bien peu de personnes réfléchissent. Cependant réfléchir sur le but et la destinée de notre vie, sur ses devoirs et sur ses périls, est une chose des plus nécessaires.

I

Aujourd'hui, pour vous la vie est comme un fleuve qui coule abondant, calme, limpide, entre deux rives ombragées et fleuries. L'âge où vous êtes est celui des illusions. Parce que dans la jeunesse tout se montre sous les images les plus séduisantes, vous risquez de vivre dans l'ignorance des réalités de l'avenir ; c'est même en vous cachant l'avenir et ses soucis, pour ne pas trop vous alarmer, que cette

disposition vous laisse jouir du présent. Soit, mais une ignorance beaucoup plus perfide est celle des dangers qu'il convient d'éviter, parce que, en vous faisant voir les choses sous un jour trompeur, elle vous conduirait à des mécomptes amers.

Une heure viendra où le souffle de l'orage se fera mugissant et où les choses que vous aimez se seront comme évanouies. Dépouillées de tous vos avantages extérieurs, il ne vous restera plus que les qualités que vous aurez acquises et dont Dieu est témoin. La jeunesse passera vite, plus vite que vous ne le pensez ; elle n'en est pas moins pour le reste de l'existence ce qu'est pour le laboureur le temps des semailles, ce qu'est pour le jardinier celui de la floraison.

Il ne faut donc pas vivre dans l'erreur. Dieu ne le veut pas : il est la Vérité, et l'erreur ne saurait lui plaire. Tout en goûtant avec reconnaissance et simplicité le bonheur qu'il vous donne en cette belle saison de la vie, vous devez en profiter pour préparer l'avenir, tirer parti de vous-mêmes et jeter la semence d'une moisson prochaine. Or si, pendant cette période si importante, vous comprenez le prix, la gravité de chacun de vos actes, quelle ne sera pas votre vigilance, quelle ne sera pas votre habitude de réflexion !

II

Rien dans la création matérielle n'est aussi beau qu'un rayon de lumière ; mais si ce rayon tombe après une pluie sur les jeunes fleurs de la vigne, il les flétrit aussitôt. C'est que tout être, au moment où il se forme, est d'une délicatesse infinie et reste frêle tout en prenant sa consistance. De même, la saison de la vie qui est la vôtre demande des soins assidus.

Une pensée fugitive qui se présente à votre esprit est bien peu de chose en apparence ; un sentiment qui se forme à peine et dont vous avez une conscience confuse, ce n'est rien à première vue ; un regard échappé à votre attention, ce n'est rien encore. Ne le croyez pas : au milieu des troubles de la jeunesse, tout ce qui tombe dans l'âme va jusqu'au fond, et les impressions gardent leur vivacité première. Cette pensée est peut-être l'anneau d'une foule de pensées et d'images qui feront le tourment de votre vie ; ce sentiment que vous avez accepté sans précaution sera peut-être pour vous la cause de nombreux ennuis ; ce regard jeté dans un moment d'imprudence peut vous coûter bien des regrets et des larmes. Fragiles comme ces arbrisseaux que le vent plie à son gré, vous devez donc vous entourer de vigilance et savoir briser toutes les attaches déréglées qui vous unissent au monde.

Prenez garde à l'illusion. L'illusion est plus dangereuse que la tentation : celle-ci fait à notre âme une guerre ouverte en lui présentant le mal comme le mal, tandis que l'illusion se cache à l'ombre de la vertu et nous présente le mal sous les couleurs du bien. C'est une illusion de croire que l'on peut agir sans se soumettre aux lois de la réserve et de la prudence ; illusion de croire que de ses jours on peut faire deux parts, l'une pour Dieu et l'autre pour le monde ; illusion de croire que l'on peut s'accorder toutes les dissipations et être en paix avec sa conscience. Si nous voulons vivre dans la réalité, nous ferons une garde fidèle autour de notre cœur. Or vivre dans la réalité, c'est vivre selon les règles tracées par l'Evangile.

Le monde passe, et nous passons avec lui. Pauvre jeunesse, qui sait si demain tout ne sera pas fini ? Demain, c'est peut-être un accident, peut-être la maladie, peut-être la tombe ! Alors, quoi de plus sage que de savoir s'éclairer sur le néant des choses, d'élever son âme au-dessus de la frivolité, de passer, sur la terre, non pas des jours de plaisir comme ceux que le monde aime, mais des jours pleins de mérites comme ceux que la main de Dieu grave dans le livre éternel, de bien comprendre, en un mot, qu'il n'y a d'avantages solides que dans la pratique de la vertu !

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

Pour que le ciel soit plus tard notre partage, conservant toujours une âme neuve et pure, nous aimerons à marcher dans la vie sous la protection des souvenirs et des grâces de notre Première Communion.

* *

Non, n'aimons pas le monde. Le monde promet la joie, et on va de son côté ; le monde offre des amusements, et peu à peu on se laisse séduire ; le monde a ses flatteries, et on se laisse tromper. Tromper, je dis bien : car sous cette apparence de plaisirs il cache des amertumes et des regrets. Les exemples ne se comptent plus. Combien de jeunes personnes qui, pour avoir aimé le monde, arrivent jusqu'au bord de l'abîme et peut-être y seront ensevelies pour toujours, ne respectant plus rien, ni les lois de la conscience, ni celles de l'honneur !

XLVII

LA PRIÈRE AU BON ANGE

Il convient d'avoir pour son bon ange une vive confiance et de lui témoigner une grande dévotion.

I

Parmi les anges, les uns ont pour mission de célébrer Dieu, de chanter ses louanges ; d'autres sont chargés du gouvernement du monde. Il y a l'ange tutélaire de chaque peuple, de chaque province, de chaque famille. Dieu, dans sa bonté, a voulu encore davantage. Au jour même de notre naissance, il nous a donné comme protecteur et comme modèle un de ses anges : l'Ange gardien. La parole de S. Paul, si consolante pour nous et vraiment si magnifique : « *Omnia enim vestra sunt* » (I Cor., III, 22), ne s'entend point seulement du monde visible, mais aussi des créatures invisibles que sont les esprits. Dans un mouvement d'amour et de miséricorde, le ciel, par le ministère des anges, descend vers nous pour venir en aide à nos

infortunes. « Mon Dieu, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous le traitiez de la sorte ! » (Job, VII, 17).

Le bon ange vit continuellement à nos côtés. Votre mère, inquiète pour votre santé, écarte, et avec une tendre sollicitude, tous les périls qui pourraient lui être nuisibles ; mais sa vigilance n'égale point celle de votre bon ange et les soins qu'il prend pour éloigner de votre âme tout ce qui serait susceptible d'en ternir la pureté, d'en troubler le repos et l'harmonie. Les noms que les Pères lui donnent nous en révèlent quelque chose : il est, disent-ils, un guide, un défenseur, un compagnon de route. Il veille quand vous dormez, il demeure attentif quand vous êtes distraites ; si vous faiblissez, il vous soutient ; si vous tremblez, il vous rassure ; il vous anime au devoir, il combat avec vous au milieu de la tentation ; rien ne lui échappe, pas même dans l'ordre matériel. Combien ont fait l'expérience de son pouvoir protecteur !

Fussions-nous pécheurs, si nous nous éloignons de Dieu, le bon ange est encore là, auprès de nous, cherchant à nous ramener à de meilleurs sentiments. Et si nous nous éloignons davantage, il ne se lasse point ; il écoute, semblable au bon médecin qui se réjouit d'entendre chez un malade les battements, même faibles, du cœur ; il tend l'oreille ; il se baisse pour recueillir la larme qui vient de jaillir de nos yeux, puis il la porte à Dieu comme l'expression de notre repentir, comme la plus agréable des offrandes.

II

Notre dévotion envers l'Ange gardien doit se traduire par une courte prière, matin et soir. Soit pour implorer son secours au milieu de tant de dangers qui nous environnent, soit pour lui demander de bénir nos efforts vers le bien, soit pour le remercier de l'assistance qu'il nous a accordée dans nos combats, nous nous ferons un bonheur de le prier assidument.

Nous respecterons sa présence en évitant ce qui pourrait le contrister, ne serait-ce qu'une parole peu charitable, et en nous appliquant à reproduire son image par la pratique des vertus que Dieu aime. L'innocence du cœur, de quelles nuances délicates et presque insaisissables se compose l'éclat de cette fleur dont la vue réjouit tout le ciel ! Nous nous efforcerons d'en garder intacte la belle simplicité, en confiant ce trésor à notre bon ange. Pauvres enfants, si exposées et si faibles, vous l'invoquerez pour qu'il vous prémunisse contre les séductions de l'ennemi.

Il y a surtout pour notre bon ange une joie incomparable que nous aimerons à lui procurer : celle de le conduire à l'église. Pour lui, l'église n'est-elle pas le ciel avec toutes ses gloires ? Ce que les apparences de la sainte Hostie nous dérobent, les grandeurs et la sainteté qui s'y cachent, il les contemple en voyant le Verbe de Dieu. Lorsque nous prions, sa prière s'unit à la nôtre, toute fervente, auprès du Divin Captif dont l'incompréhensible amour a imaginé le dévouement de la crèche de Bethléem, de la croix du Calvaire, du sépulcre et de l'autel. Si nous avons le bonheur de communier, il se prosterne à nos côtés en adoration et s'incline profondément quand notre âme, ciboire vivant, est devenue la demeure du Saint des Saints, presque jaloux de la gloire qui nous est faite et des délices incomparables qui sont les nôtres à ce moment béni.

Et quand, après des années et des années de si fidèle et touchante assistance, sonne pour celui ou celle que l'ange a gardé l'heure du dernier combat, plus que jamais cet ami céleste est là, multipliant ses prières et son secours. Nul mieux que lui ne sait à quel point il importe de mourir dans la paix du Seigneur. Il nous obtient alors des grâces de choix pour le moment de l'agonie, nous adoucit le dernier passage, et, le passage franchi, nous présente encore au tribunal de Dieu. Et même si notre âme descend dans les feux du purgatoire, il est permis de croire qu'il va la visiter quelquefois. O Dieu ! quelle visite consolante ! Et lorsque cette même âme captive, aidée par nos suffrages, a fini de payer sa dette pour tant de misères venues de la terre, avec quel empressement et quel bonheur le bon ange la transporte dans le sein de Dieu, au ciel où éternellement elle va chanter le cantique de la louange et de l'action de grâces !

* *

O bonté divine, sagesse toute suave, et ravissante tendresse du Père éternel qui nous a donné un tel compagnon de vie ! Soyons, chaque jour, fidèles à notre prière à l'Ange gardien, ne serait-ce que pour lui dire ce mot si doux : « Mon bon ange, donnez-moi la main ! » Penché sur notre labeur quand nous travaillons, sur notre sommeil quand nous reposons, dès nos premiers pas dans la vie, il n'a pas cessé de nous assister. Ne passons pas un seul jour sans l'invoquer comme notre ami le plus fidèle.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XI

QUATRIÈME INTERROGATOIRE SECRET

Le mardi, 13 mars, Cauchon se rend à la prison de Jeanne avec ses affidés habituels, de la Fontaine, Midi, Feuillet et Hubent. Cette fois Jean Lemaître l'accompagne avec le Dominicain Isambart de la Pierre. Désormais le nom de Jean Lemaître sera toujours accolé à celui de Cauchon.

Le vice-inquisiteur accepte les officiers nommés par l'évêque de Beauvais : Jean d'Estivet, promoteur ; Jean Massieu, appariteur ; Jean Gris et Jean Baroust, gardiens, et il adjoint à Manchon, comme greffier, Nicolas Taquel qui ne prendra possession de son emploi que le lendemain 14 mars.

I

Cauchon demande à Jeanne, pour indiquer l'objet de l'interrogatoire :

— Quel est le signe que vous avez donné au roi ?

— Seriez-vous content que je me parjurasse ? répond-elle.

— Frère Jean Lemaître, interrogez Jeanne.

Alors, malgré lui, comme les gens faibles, le vice-inquisiteur obéit :

— Aviez-vous juré et promis à sainte Catherine de ne pas dire ce signe ?

— J'ai promis et juré de ne pas dire ce signe, et cela de moi-même, parce qu'on me pressait trop de le dire. Et je promets que je n'en parlerai plus à personne. *Le signe, ce fut ce que l'ange certifia à mon roi en lui apportant la couronne.* Il lui dit qu'il aurait tout le royaume de France entièrement, à l'aide de Dieu et moyennant mon labeur, qu'il me mît à l'œuvre, à savoir qu'il me donnât des hommes d'armes, autrement il ne serait pas couronné de sitôt.

L'allégorie est transparente. Le signe du roi, c'est ce que Jeanne, instruite par le ciel, par l'ange, certifia au Dauphin en lui apportant la couronne, c'est-à-dire le royaume de France. Elle lui certifia qu'il était l'héritier légitime de la lignée de S. Louis. Mais pour qu'il reconquît sa couronne, il fallait le labeur de Jeanne, c'est-à-dire ses victoires merveilleuses.

— Depuis hier, avez-vous parlé à sainte Catherine ?

— Oui, depuis hier je l'ai entendue. Elle m'a dit plusieurs fois de répondre hardiment aux juges sur ce qu'ils me demanderaient touchant mon procès.

— En quelle manière l'ange apporta-t-il la couronne ? La mit-il sur la tête de votre roi ?

— Elle fut remise à un archevêque, celui de Reims, à ce qu'il me semble, en présence du roi. L'archevêque la reçut et la donna au roi. J'étais présente. Elle est mise dans le trésor du roi.

Ceci est l'histoire du sacre, où Regnault de Chartres couronna le roi.

— En quel lieu la couronne fut-elle apportée ? Quel jour et à quelle heure ?

— Ce fut en la chambre du roi, au château de Chinon. Je ne sais pas le jour. Pour l'heure, ce fut une heure haute, — avancée. — Je n'ai pas autrement mémoire de l'heure. Pour le mois, c'était au mois d'avril ou de mars, ce me semble. Au prochain mois d'avril ou au présent mois, il y aura deux ans et c'est après Pâques.

Le secret fut en effet révélé par elle au Dauphin à Chinon. La première entrevue eut lieu le 8 mars, et, après avoir été examinée par les docteurs de Poitiers, elle partit pour Blois et Orléans le 21 avril. Pâques tombait le 27 mars.

— Le premier jour que vous vîtes le signe, le roi le vit-il ?

— Oui, il l'a eu lui-même.

— De quelle matière était faite ladite couronne ?

— C'est bon à savoir qu'elle était de fin or. Elle était si riche que je ne saurais en nombrer la richesse. La couronne signifiait que mon roi aurait en possession le royaume de France.

— Y avait-il des pierreries ?

— Je vous dis ce que j'en sais.

— L'avez-vous maniée, baisée ?

— Non.

Elle raconte allégoriquement comment l'ange apporta la couronne :

« Il vint de haut. J'entends par là qu'il vint par le commandement de Notre-Seigneur. Il entra par la porte de la chambre.

« Il vint devant le roi et fit révérence au roi en s'inclinant devant lui et en prononçant les paroles que j'ai dites au sujet du signe. En même temps il lui remit en mémoire la belle patience qu'il avait eue dans les grandes tribulations qui lui étaient survenues, et depuis la porte il marchait et s'avançait sur la terre en venant au roi. De la porte jusqu'au roi il y avait bien la longueur d'une lance. Et il s'en retourna par où il était venu.

« Quand l'ange vint, je l'accompagnai. J'allai avec lui par les degrés à la chambre du roi. L'ange entra le premier et moi-même je dis au roi : « Sire, voilà votre signe, prenez-le ! »

— En quel lieu l'ange vous apparut-il ?

— J'étais presque toujours en prières afin que Dieu envoyât le signe au roi, et j'étais en mon logis chez une bonne femme près du château de Chinon quand il vint. Et puis nous allâmes ensemble vers le roi ; il était bien accompagné d'autres anges avec lui, que chacun ne voyait pas. Si ce n'eût été par amour pour moi et pour me soustraire à la peine des gens qui *m'arguaient,* — qui discutaient ma mission, — je crois que plusieurs qui ont vu l'ange ne l'auraient pas vu.

« Je pense que l'archevêque de Reims, les seigneurs d'Alençon et de La Trémoïlle et Charles de Bourbon le virent. Quant à la couronne, plusieurs gens d'église et autres l'ont vue qui n'ont pas vu l'ange.

« Pour ceux qui étaient en compagnie de l'ange, quelques-uns se ressemblaient bien, les autres non, en la manière du moins où je les voyais. Quelques-uns avaient des ailes, d'autres des couronnes. Sainte Catherine et sainte Marguerite étaient en leur compagnie. Elles vinrent avec l'ange et avec les autres anges jusque dans la chambre du roi.

« L'ange m'a quittée dans la petite chapelle dont j'ai parlé, et j'ai été bien peinée de son départ. Je pleurais et je serais volontiers partie avec lui, mon âme aurait voulu le suivre. Il ne me laissa pas en proie à la crainte et à l'effroi, mais j'étais bien fâchée de son départ.

— Est-ce à cause de votre mérite que Dieu vous envoya son ange ?

— Il venait pour une grande chose, dans l'espoir que le roi croirait ce signe et qu'on cesserait de *m'arguer ;* et pour porter secours aux bonnes gens d'Orléans, et aussi pour les mérites du roi et du bon duc d'Orléans.

— Pourquoi vous, plutôt qu'une autre ?

— Il a plu à Dieu d'agir ainsi par une simple pucelle, et, par elle, de chasser les ennemis du roi.

— Où l'ange a-t-il pris cette couronne ?

— Elle a été apportée de par Dieu. Il n'y a or-

fèvre au monde qui l'eût su faire si belle et si riche. Quant à l'endroit où il l'a prise, je m'en rapporte à Dieu. Je ne sais pas autrement où elle a été prise.

— Cette couronne fleurait-elle bon ? Etait-elle brillante ?

— Je n'ai pas mémoire de cela et je prendrai avis. Je me souviens maintenant : elle sent bon et sentira toujours bon, pourvu qu'elle soit bien gardée, ainsi qu'il convient... Elle avait la forme d'une couronne.

— Par quel signe le roi, les gens qui étaient avec lui, vous-même, avez-vous cru que c'était un ange ?

— Le roi l'a cru par l'enseignement des gens d'Eglise. Les gens d'Eglise l'ont cru par leur science et parce qu'ils étaient clercs.

II

Il ne reste plus maintenant aucun doute au sujet des réponses de Jeanne. Le roi était inquiet au sujet de sa naissance. Etait-il vraiment un fils de S. Louis ? C'était le tourment de ses jours et de ses nuits. Un ange, — S. Michel sans doute, — lui apporte la certitude qu'il est vraiment roi de France ; il lui apporte donc, par la révélation de ce secret, la couronne de France. Cette couronne est d'un prix inestimable, car le royaume de France est le plus beau royaume après celui du ciel.

Cet ange accompagne Jeanne d'Arc ; il pénètre avec elle auprès du Dauphin, dans le château de Chinon ; il est entouré d'un grand nombre d'anges ; il inspire Jeanne et parle par sa voix. Elle révèle au roi le secret qui le rassure, mais il n'est pas seul à le connaître, à voir le signe. Comme il doutait encore, raconte Cousinot, l'auteur de la *Chronique de la Pucelle,* elle lui dit : « Pourquoi ne me croyez-vous pas ? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple. Car S. Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui, faisant prière pour vous ; et je vous dirai, s'il vous plaît, telle chose qu'elle vous donnera à connaître que vous devez me croire ». Il y avait là plusieurs de ses gens, et « elle en fut contente ». Alors en présence du duc d'Alençon, du seigneur de Trèves, de Christophe d'Harcourt et de maître Gérard Machet, confesseur du roi, auxquels on fit jurer, à la requête de Jeanne, qu'ils n'en révéleraient ni diraient rien, elle dit au roi une « chose de grande conséquence, qu'il avait faite, bien secrète, dont il fut fort ébahi, car il n'y avait personne qui le pût savoir que Dieu et lui ». Ce secret, le roi lui-même, dit Pierre Sala, le confia plus tard au chevalier de Boisy [1].

L'archevêque de Reims connut ce signe, et d'autres avec lui, dans la seconde révélation que fit Jeanne après Pâques, ainsi qu'elle le déclare.

Combien grande devant Dieu était la douce Pucelle, pour qu'il lui ait été donné de voir ainsi des multitudes d'anges, de s'entretenir avec eux, et d'être mise au courant des secrets célestes ! Cependant elle n'en conçoit aucun orgueil et c'est en toute humilité qu'elle dit : « Il a plu à Dieu d'agir ainsi par une simple pucelle et par elle de chasser les ennemis du roi ». Mais pour soutenir avec autant d'énergie et de présence d'esprit, sans se contredire ou se reprendre, sans hésiter jamais, quand elle est harcelée par des juges cauteleux qui cherchent à la prendre dans ses discours et lui tendent pièges sur pièges, ne faut-il pas qu'elle ait été inspirée et qu'elle ait reçu constamment l'assistance de ses anges et de ses Saintes ?

Après cela l'interrogatoire devint incohérent. Jean Lemaître qui l'interroge pour la première fois paraît embarrassé, dérouté. Ses questions sont sans portée et ne se suivent pas. Il l'interroge sur un prêtre concubinaire, sur une tasse perdue : « De tout cela je ne sais rien, je n'en ai jamais entendu parler, » dit-elle. Guillaume Manchon lui-même n'a plus sa clarté, sa tenue habituelles.

Jean Lemaître lui demande encore si c'est par révélation de ses Voix qu'elle est venue devant Paris.

— Non, dit-elle, mais à la requête des gentilshommes qui voulaient faire une escarmouche, ou vaillance d'armes. J'avais bien l'intention d'aller au delà et de franchir les fossés.

Elle vint de même à La Charité « à la requête des gens d'armes ».

Quant à Pont-l'Evêque : « Depuis qu'à Melun j'eus révélation que je serais prise, je m'en rapportai le plus souvent, pour le fait de la guerre, à la volonté des capitaines, et cependant je ne leur disais pas que j'avais révélation que je serais prise. »

— Etait-ce bien d'attaquer Paris au jour de la Nativité de Notre-Dame ?

Elle pouvait répondre qu'en guerre la stratégie est la maîtresse des dispositions à prendre, des attaques à tenter ; elle se borne à dire que « c'est bien fait de garder la fête de Notre-Dame. »

— Devant Paris, ne disiez-vous pas : « Rendez la ville, par Jhésus » ?

— Non, mais bien : « Rendez-la au roi de France. »

L'interrogatoire, qui languissait, finit là.

CINQUIÈME ET SIXIÈME INTERROGATOIRES SECRETS

Le mercredi 14 mars, Jean Lemaître se rend à la prison de Jeanne avec les mêmes personnages. Nicolas Taquel prend ses fonctions de greffier-adjoint et prête serment devant Cauchon.

I

Le vice-inquisiteur interroge la Pucelle sur le saut de Beaurevoir.

Elle raconte ce que nous savons. On lui avait dit que « tous ceux de Compiègne au-dessus de sept ans » seraient massacrés. D'ailleurs, se sachant vendue aux Anglais, elle aimait mieux mourir que tomber en leurs mains. Sainte Catherine lui disait de prendre tout en gré et qu'elle ne serait pas délivrée qu'elle n'ait vu le roi des Anglais. Elle répon-

[1] Ayroles, III, 277.

dait : « Vraiment je ne voudrais pas le voir ! » et, pensant à ceux de Compiègne, elle ajoutait : « Comment Dieu laissera-t-il mourir ces bonnes gens de Compiègne qui ont été et qui sont si loyaux à leur seigneur ? » Elle voulait les secourir. Elle sauta donc du haut de la tour et elle fut tellement brisée par sa chute que pendant deux ou trois jours elle ne put ni boire ni manger. Sainte Catherine la réconforta et lui dit de se confesser. Elle l'assura que Compiègne aurait secours avant la Saint-Martin d'hiver. « Alors je me pris à revenir et recommençai à manger et fus aussitôt guérie. »

— Voulez-vous vous en rapporter à l'information faite ou à faire ?

— Je m'en rapporte à Dieu, et non pas à autre, et à bonne confession.

Sainte Catherine lui disait « presque tous les jours » de ne pas sauter, mais elle ne le lui défendait pas formellement. Un prisonnier est toujours en droit de s'évader.

— Vos Voix vous demandent-elles un délai pour répondre ?

— Quand je fais requête à sainte Catherine, tantôt sainte Catherine, tantôt sainte Marguerite font requête à Notre-Seigneur, et puis du consentement de Notre-Seigneur, elles me donnent réponse.

— Quand elles viennent, y a-t-il de la lumière ?

— Il n'est jour qu'elles ne viennent au château et elles n'y viennent pas sans lumière.

— Qu'avez-vous demandé à vos Voix ?

— J'ai demandé trois choses à mes Voix : la première, ma délivrance ; la seconde, que Dieu aide les Français et garde bien les villes de leur obéissance ; la troisième, le salut de mon âme. Si je dois être menée à Paris, faites que j'aie le double des interrogatoires et de mes réponses, pour que je le donne à ceux de Paris et que je puisse leur dire : « Voici comment j'ai été interrogée à Rouen, avec mes réponses », et que je ne sois plus fatiguée par tant de questions.

Elle avait adressé un grave avertissement à Cauchon qui l'avait gardé sur le cœur. De là cette demande de Jean Lemaître :

— Vous avez dit que Monseigneur de Beauvais se mettait en danger en vous mettant en cause. Quel est ce danger et pour lui et pour les autres juges ?

— J'ai dit à Monseigneur de Beauvais : « Vous dites que vous êtes mon juge. Je ne sais si vous l'êtes, mais avisez bien à ne pas juger mal : vous vous mettriez en grand danger, et je vous en avertis afin que, si Notre-Seigneur vous en châtie, j'aie fait mon devoir de vous le dire. »

Ici il y a eu sûrement une suppression de demandes et de réponses. Cauchon dut protester. Ses paroles, comme les répliques de Jeanne, ne furent pas insérées, et le greffier n'a pas su rajuster l'interrogatoire. Il est visible qu'il retombe dans l'incohérence. Voici en effet la suite :

— Quel est ce péril ou danger ?

— Sainte Catherine m'a dit que j'aurais secours. Je ne sais pas si cela consistera à être délivrée de la prison ; ou si, quand je serai jugée, il surviendra quelque trouble, par le moyen duquel je pourrai être délivrée. Je pense que ce sera l'un ou l'autre. Le plus souvent mes Voix me disent que je serai délivrée par grande victoire, et ensuite elles me disent : « Prends tout en gré, ne te chaille pas (ne t'inquiète pas) de ton martyre ; tu viendras enfin en royaume de paradis. » Elles me disent cela simplement et absolument, c'est-à-dire sans faiblir.

— Qu'entendez-vous par votre martyre ?

— Par mon martyre, j'entends la peine et l'adversité que je souffre en prison. Je ne sais si jamais je souffrirai plus. Mais je m'en attends à Notre-Seigneur.

Ou elle n'a pas dit le danger que courait l'évêque de Beauvais, ou celui-ci a fait supprimer par les greffiers la réponse qui était une flétrissure pour lui ; mais elle a prophétisé son martyre. Elle n'en a pas une idée exacte : ses Saintes n'ont pas voulu lui révéler la terrible réalité. Elles lui ont dit qu'elle sera délivrée et « qu'elle viendra enfin en royaume de paradis. » Les prophéties sont claires après coup, mais quand elles sont faites elles sont toujours enveloppées de quelque mystère. C'est pourquoi elle croit qu'elle sera délivrée par quelque soulèvement populaire, car elle avait le peuple pour elle. En tout cas « elle aura secours », et ainsi, pense-t-elle, elle pourra continuer à accomplir sa mission qui demeure incomplète, puisque l'Anglais n'est pas encore « bouté hors de France ». « Elle sera délivrée par grande victoire ». Mais elle ne sait pas que c'est par la mort qu'elle triomphera de ses ennemis, comme le Sauveur. Heureuse illusion qui est pour elle une grande grâce. Elle lui permet de ne point « se chailler » de son martyre qui, à ses yeux, est son affreuse prison.

Jean Lemaître reprend son interrogatoire sur ces paroles de ses Saintes : « Tu viendras enfin en royaume de paradis ».

— Depuis que vos Voix vous ont dit que vous iriez à la fin au paradis, êtes-vous sûre d'être sauvée et de ne pas être damnée en enfer ?

— Je crois fermement, déclare-t-elle, ce que mes Voix m'ont dit, que je serai sauvée ; aussi fermement que si j'étais en paradis.

Ces paroles rendent Jean Lemaître songeur. Il n'a pas une conscience oblitérée, comme Cauchon : elle l'a tourmenté pour l'empêcher d'accepter le rôle qu'il a fallu lui imposer ; elle le tourmente encore. Il se dit qu'il n'a pas la même confiance de salut que Jeanne, et laisse tomber ces paroles qu'il paraît s'adresser à lui-même :

— Cette réponse est d'un grand poids.

— Et moi, dit la Pucelle, je la tiens pour un grand trésor.

— Après cette révélation, poursuit-il, croyez-vous ne pas pouvoir faire de péché mortel ?

— Je n'en sais rien, et je m'attends du tout à Notre-Seigneur.

Toutes ces consciences sont inquiètes, car ces docteurs savaient. Ils se rendaient compte malgré eux de l'horreur de leur situation. Nous les verrons agités, désespérés. Nous verrons Cauchon lui-même